

A quoi pensent les femmes ?

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 32

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199494>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les Alpes sont à tous !



..... et leurs cimes de neige,
 Et leurs pics sourcilleux, for-
 [midable cortège,
 Séculaire berceau.....

A tous, aussi ! Et dire qu'il
 y a un siècle, elles étaient
 à peu près inconnues.

Le croirait-on, alors qu'aujourd'hui certaines de nos sommités, et non des plus modestes, sont de vrais boulevards où se coudoient des gens venus des quatre coins du monde. Et cette foule bigarrée, toute surprise de se trouver si haut perchée, pousse des *oh!* pousse des *ah!* aux endroits indiqués dans le *Guide* obligé, comme une troupe de dociles choristes obéissant au bâton du chef d'orchestre.

C'est la mode à présent, le bon ton d'aller là-haut. On s'y soumet avec d'autant plus de docilité qu'une crémaillère vous élève, sans fatigue aucune, jusqu'aux plus hauts sommets. Ah ! s'il fallait s'y rendre à pied, ce serait différent ; le bon ton eût sans doute choisi un autre signe de ralliement.

Eh bien, oui, il y a un siècle à peine, les excursions dans les montagnes étaient un plaisir peu goûté. Les courses alpestres étaient rares et la « vue des montagnes » ne faisait point encore monter le prix des loyers. On trouve encore une preuve de cette indifférence de nos populations pour les beautés de la nature dans la manière dont on bâtissait les maisons, en ce qui concerne leur distribution intérieure. A la rue de Bourg, à Lausanne, par exemple, où plusieurs anciens bâtiments l'attestent encore, les appartements se trouvaient placés sur la rue, tandis que les écuries et remises regardaient le lac.

A la fin du XVIII^e siècle, le doyen P. Bridel, l'auteur du *Conservateur*, rompant avec cette manière de vivre, toute matérielle et monotone, fit de nombreux voyages en Suisse, parcourut nos montagnes, et commença à en faire apprécier le charme à cette classe de gens qui n'avaient d'autres plaisirs que ceux de la ville, et qui croyaient avoir fait de grandes courses, alors qu'ils avaient été danser sur le gazon d'un pré voisin ou fait un pique-nique dans les ombrages d'un bosquet.

On cite, comme une des toutes premières courses alpestres, celle que fit Conrad Gesner, au Pilate, en 1555, « après en avoir, selon l'usage, obtenu la permission du chef de police de Lucerne. »

Cette demande d'autorisation avait pour origine des superstitions fortement accréditées parmi les populations lucernoises. Il fallait, avant de se mettre en route pour le Pilate, promettre de ne point profaner le petit lac qu'on y trouve, soit en y jetant quelque chose, soit en provoquant le mauvais génie qui l'habitait. Les bergers qui séjournaient dans les pâturages voisins prêtaient, chaque année, et serment de n'y conduire aucun étranger et le n'en indiquer le chemin à personne. Un

huissier allait, tous les ans, intimer ce serment aux montagnards.

L'*Echo des Alpes*, organe des sections romandes du *Club alpin*, a été curieux de noter l'apparition des Alpes dans le domaine littéraire. Un intéressant article de ce journal, paru en 1899, constate que le mot *alpestre* n'apparaît, pour la première fois, que dans la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, édition publiée de 1835 à 1842. Dans la septième édition, seulement, se trouve le mot *alpin*.

Le mot *ascension*, dans le sens de « gravir une montagne », n'apparaissait également que dans la septième édition (1877). De même, le mot *altitude*.

La sixième édition consacre le mot *chalet*, et la quatrième, le mot *glacier*. *Glaciaire*, en revanche, ne vient que dans la septième, ainsi que *moraine*.

Les mots : *crête*, *plateau*, *sommet*, *sommité*, dans leur sens relatif à la montagne, ne sont entrés en lice que dans la cinquième édition (1798).

On relève, pour la première fois, les mots : *clubiste*, *transalpin*, *culminant*, *contrefort*, au point de vue de la montagne, s'entend, dans la sixième édition (1835-42).

On pourrait continuer l'énumération, mais cela n'est pas nécessaire pour prouver que la connaissance de la montagne, de ses beautés et de ses particularités est de date relativement récente.

Longtemps dédaignées, les Alpes ont rapidement rattrapé le temps perdu. Elles ont même su si bien se faire apprécier qu'elles provoquent parfois de petits conflits internationaux, plus amusants que dangereux, hâtons-nous de le dire, la diplomatie n'y étant pour rien.

Ainsi, ces deux jeunes garçons, qui, tout récemment, du sommet du col de Balme, admiraient le massif du Mont-Blanc.

— Hein! Paul, dit l'un — un jeune Français — il est à nous le Mont-Blanc; il est à la France. C'est la plus haute montagne de l'Europe.

— Peuh! la belle affaire, répartit son compagnon — enfant du canton de Vaud — on en a bien plus que vous. Regarde-voilà de l'autre côté, quelle raclée de montagnes. Et puis qu'on ne les voit pas toutes. En pourrait-on faire des Mont-Blanc avec tout ça. D'ailleurs, tu vois, si on vous l'a laissé, le Mont-Blanc, c'est qu'on n'aurait pas su où le mettre. ...

A quoi pensent les femmes ?

Voilà qui est bien difficile à dire.

Le leur demander ? On risquerait fort de se voir éconduire. Ce refus ne serait pas volé, par exemple; après tout, ce que pensent les dames ne nous regarde pas. C'est égal, il serait bien intéressant de connaître les pensées de ce sexe charmant qui tient, pour le moins, la moitié de notre existence.

Un journal a voulu résoudre la question par les ressources de l'intuition et de la psychologie, et voici, résumé, le résultat de son enquête :

A quatre ans les femmes pensent aux bons et aux sucreries.

A sept ans, à leur poupée favorite.

A treize ans, à leur petit cousin.

A dix-huit ans, elles rêvent d'un mariage romantique,

A vingt et un ans, elles entrevoient leur premier bébé.

A trente-cinq ans, elles se désolent de leur premier cheveu blanc.

A quarante ans, elles se lamentent sur leurs rides prématurées.

A cinquante ans, elles se souviennent du passé.

A soixante ans, elles ne s'intéressent plus qu'à leurs petits-enfants.

Economie féminine.

— Tu as là une gentille robe, Jeanne, elle va à la perfection.

— Ça? mais voyons, tu plaisantes, Amélie, une vieillerie qui date d'au moins trois ans, je n'ai fait que de renouveler les manches devenues rococo et modifier le jupon qui était d'une ampleur ridicule, mais c'est toujours ma vieille robe.

— Vraiment! eh! bien, c'est tout comme moi. Tu vois cette robe, n'est-ce pas, tu te souviens peut-être que je l'inaugurai à la soirée de fiançailles de ma sœur; il y a une éternité de cela. Quand je la jugeai outrageusement démodée, moi, qui m'entends à l'économie, je me suis mise en devoir de la transformer. J'ai pris une couturière à la journée, et nous avons bûché, oh! mais bûché, je ne te dis que ça, pendant trois jours, pas moins, et grâce à deux mètres de velours ponceau, à ce bout de blonde noire qui bouillonne au corsage et garnit les manches, me voilà avec une robe *habillée* très convenable. Qu'en penses-tu?

— Plus que convenable, car elle est tout à fait *chic*, mais c'est égal, ce velours, cette riche dentelle, et les trois journées de façon, ça a dû te faire une somme assez rondelette à débours.

— Pas du tout, du tout, ma chère; le velours je l'ai eu presque pour rien sur un banc de soldes à la place de la Riponne, la dentelle je l'avais depuis six mois dans mes réserves... et quant au prix de façon, vois-tu, mademoiselle Pincetaille est si habile et a tant de savoir-faire que c'est tout économie que de l'avoir en journée.

— Ah!... fort bien!... mais, dis-moi, ce chapeau qui te coiffe à ravir, n'a pourtant pas été obtenu par des procédés économiques... c'est bien visible et...

— Ce chapeau?... c'est toute une histoire... écoute un peu :

L'autre jour, dans un train, une élégante dame, étrangère, je crois, dont les dessous de soie froufrouaient, dont le boléro richement soutaché m'aurait hypnotisé, si le chapeau n'eût pas été un chapeau tout à fait en dehors de l'ordinaire; oh! ce chapeau!... un vrai poème, ma chère; et ça me tirait l'œil, si fort, si fort qu'aussitôt se gravèrent dans ma mémoire la